

En direct du terrain de la logopédie :

Interview Nicole Dols (Liège) et de Geneviève Donéa (Aubel)

Propos recueillis par Pierre-Paul Delvaux et publiés dans la Feuille d'IF n° 17 de décembre 2008.



De l'adulte omniscient à l'adulte chercheur

Avant je travaillais avec un élève qui ne savait pas et moi j'avais le savoir et je donnais mon savoir. J'avais devant moi une tête plus ou moins vide que j'allais remplir de choses plus ou moins intéressantes. La gestion mentale a provoqué un véritable retournement de mon point de vue : la personne qu'on a en face de soi a un potentiel et ce potentiel n'est pas révélé. Il m'a fallu un certain temps avant d'intégrer tout cela.

L'autre comme acteur ! C'est simple à dire, mais... cela suppose que je n'ai plus la maîtrise... et au point de vue des matières abordées, je n'ai pas la maîtrise de tout, mais je peux avancer dans une autre conception de l'apprentissage comme accompagnement. Je ne remplis plus « le réservoir... », j'accepte de collaborer. Pour accompagner on n'est pas obligé de tout savoir ! Ce sont les apprenants qui ont les réponses. C'est un changement copernicien... On passe d'adulte omniscient à l'adulte chercheur.

J'aime que les choses soient très claires : je ne suis pas là pour réexpliquer les matières scolaires, mais pour que l'élève trouve la manière qui lui convient pour comprendre et étudier ce cours. Il ne s'agit pas d'un cours particulier. Il ne s'agit pas de repartir avec « la feuille qui est remplie... », mais plutôt de savoir s'il a compris ce qu'on est en train de faire et dans quel but ? Il faut qu'il sache bien que c'est au niveau des stratégies mentales que se situe le travail.

« Va chercher dans ta tête ! Qu'as-tu appris à l'école qui pourrait te servir ? » Perplexité ! « On n'a jamais parlé de cela ! » C'est évidemment l'élève acteur : si quelqu'un doit chercher c'est lui, même s'il ne découvre pas tout. Éveiller le questionnement est une démarche essentielle à nos yeux.

Précisons que les quelques-uns avec lesquels cela n'a pas marché n'en avaient rien à faire. « Je pense que tes trucs pourraient bien marcher mais cela ne m'intéresse pas ! » L'élève est acteur, ne fût-ce que pour dire non.

Les résultats ?

Les résultats se lisent déjà dans le regard de l'enfant ou de l'ado, regard qui dit : « Je suis capable de faire des choses. » Nous avons des enfants qui sont en échec.

Spontanément, ils ont envie d'expliquer tout ce qui ne va pas. Le fait de repérer ses points forts change la relation. Ils vivent alors une prise de confiance, un changement radical. Les parents me disent que leur enfant vient chez moi chercher son bol de renforcement positif. Alors qu'avant j'insistais sur ce qu'il ne savait pas. Bref : visages rayonnants, regards lumineux Et c'est rapide !

Quand on fait le bilan de ce qu'il sait bien faire, l'élève en garde une trace, tout simplement ! « Ca marche bien votre truc ! » Rien que le fait d'avoir repris confiance dans leurs capacités fait qu'ils abordent autrement l'école. On n'a pas tout résolu. On cible quelque chose de très précis pour un résultat rapide : réussir le test, par exemple.

Quand ils arrivent chez nous, ils vivent un étonnement : de quoi me parle-t-elle ? Ils viennent chez une logopède après avoir fait d'autres logopèdes, parfois depuis longtemps. Ils viennent avec un poids énorme ! « Si c'est pour faire des centaines d'exercices non ! » Et puis, pour eux c'est le choc : notamment le choc du processus efficace.

La réussite de la première ou la deuxième tâche est évidemment décisive. Il faut pointer une tâche où on est à peu près sûr qu'ils pourront réussir. A condition qu'ils mettent des choses en place ! Si, malgré tout, il y a encore un échec, je propose de refaire la tâche avec ce que j'avais proposé. Je suis assez précise. Je demande qu'ils fassent cela un temps assez court. Et cela fait son chemin !

Le changement

« Papa a dit qu'il fallait copier 5 fois les mots », « Oui, mais toi tu n'aimes pas écrire. Si on convenait avec papa qu'à la place tu pourrais copier 2 fois, mais en mettant soigneusement les mots en tête ? »

Je montre en séance. Les parents sont très réticents : « On a toujours fait comme cela ». C'est difficile pour les parents. Mais une fois la méfiance passée, ce sont parfois les parents qui viennent pour eux. Il y a des familles où tous se remettent en questions. Des frères et soeurs qui vont bien, mais qui veulent savoir comment ils font. Des familles entières refont les exercices. Ils sont très intéressés parce qu'ils découvrent des différences. Bref, on ouvre des portes...

C'est aussi l'image de soi qui change

Une expérience : la tâche des couples de mots

Je propose trois séries de couples de mots. La première fois ils font comme ils veulent et je fais un dialogue pédagogique. Pour la deuxième série, je propose de faire autrement, par exemple qu'il essaie de voir, etc. Avec des enfants inhibés, très reproducteurs, il a souvent fallu insister un peu.

Pour la troisième série, j'ai invité au visuel et au P 3 et on voit ce que cela donne. L'élève dit ce qu'il préfère.

C'est vraiment pour lui une expérience. Je remarque que, souvent dès la 1^e séance, ils ont déjà une petite idée des différentes manières de procéder. Cette expérience est à mes yeux sans danger, car ils savent qu'ils peuvent toujours faire autrement. Ce n'est pas le résultat qui compte mais c'est de voir comment ils ont fait, ce qu'ils aiment le mieux, ce qu'ils trouvent plus facile, ce qui est plus efficace. Ils se rendent compte de l'effet et ils se souviennent de la liste de mots une semaine après l'exercice. Ils ont vraiment l'impression que tout vient d'eux !

Analyser le professeur

On va analyser ton professeur ! Il est sympa ou non ! Comment sont ses tests ? Y a-t-il des questions de théorie ? Des exercices ? Dans quelle proportion ? Demande-t-il du mot à mot ? Pratique-t-il les textes à trous ? Ecrit-il au tableau ? Etc.

On décortique. Ils se sentent acteurs de leur apprentissage.

Le transfert est difficile

Plus l'élève est jeune, plus c'est difficile. A 12 ans ce sera plus difficile qu'à 18 ans. Ils ont toujours utilisé ce fonctionnement et il a tendance à resurgir. C'est plus facile de mémoriser en faisant des liens, certes, mais si l'élève n'a jamais fait comme cela, cela lui demande un effort. Et dans un premier temps c'est plus difficile de travailler de cette façon, qui est plus efficace pour lui, que de reprendre son ancien procédé. Il faut donc régulièrement relancer. L'effort est considérable, il faut le savoir.

Quand je vois pour moi le temps qu'il m'a fallu pour intégrer certaines habitudes nouvelles ! Quand ils sont débordés par la matière, ils ont tendance à retrouver leurs anciennes habitudes : « Chassez le naturel, il reviendra au galop ». Il faut bien dire aussi que l'environnement ne leur est pas toujours favorable. Si le professeur débite son cours à toute allure, il est difficile de faire des pauses évocatives !

Souvent, ils ne savent pas ni quand ni où cela va servir... !

J'utilise le jeu « allo j'écoute » pour travailler tout ce qui est conscience phonologique, autrement dit la perception des sons dans les mots. On avance sur un parcours, il tombe sur « dragon ». On travaille avec 7 cartes qui sont des cartes de consonnes. Pour avancer il me faut le « d » le « r » le « g ». L'enfant doit segmenter le mot, percevoir chaque consonne et les mettre devant moi dans l'ordre où il les entend ; lorsqu'il a ce qu'il faut, il peut continuer à avancer. Ils adorent !

À la fin du jeu, je demande : « A ton avis qu'a-t-on fait ? » « On a joué ! » « Qu'a-t-on appris ? Pourquoi a-t- fait ce jeu-là ? Où est-ce que tu pourrais te servir de ce jeu là... ? » Ils ne font absolument aucun lien avec l'écrit. Ils ont joué pour jouer, pour gagner, mais absolument pas pour apprendre une technique qu'ils pourraient utiliser pour l'écrit. Pourtant, en dictée lorsqu'ils devraient écrire le mot « dragon » c'est le même

travail ! Ils sont relativement performants dans le jeu, mais en dictée ils refont des fautes, des inversions, etc.

Il est donc intéressant de faire explicitement le lien entre le jeu et l'école. Avant je n'ai jamais pensé qu'ils ne pourraient pas transférer tout seuls à partir du jeu ! C'est tellement évident ! En fait, l'activité proposée en rééducation est tellement éloignée de l'activité proposée en classe qu'on doit accompagner autrement le transfert. Sinon le travail ne servait à rien Et maintenant, ce jeu n'est plus que prétexte pour apprendre quelque chose qui servira en classe. Avant je voyais une progression mais uniquement dans le jeu.

Il faut donc accompagner le transfert. Même quand on explicite clairement, il faut un certain temps pour qu'ils anticipent qu'ils pourraient s'en servir en dictée, alors que c'est ce qu'il y a de plus proche !

Les représentations

Nous avons toutes notre lot d'observations dans ce domaine. Le travail d'émergence est essentiel et source d'étonnement. Il s'agit vraiment de travailler « avec et... contre » ces représentations. En voici tout de même quelques-unes :

- Une île, c'est un endroit où il y a des cocotiers et des trésors cachés par des pirates, à cause du dessin animé « Dora »...
- L'étang artificiel c'est un bassin en plastic avec des poissons en plastic...
- Le commerce extérieur, c'est l'ardoisier puisqu'il travaille à l'extérieur et le commerce Intérieur, c'est la fleuriste puisqu'elle travaille à l'intérieur...

Par petits pas

Evoquer représente un effort parfois important, nous l'avons dit. Pratiquer l'évocation toute une journée d'emblée est hors de portée. Il est judicieux alors de choisir un cours et de suggérer d'observer combien de temps l'apprenant parvient à évoquer. On avance par petits pas. Cela dit, nous essayons de les mettre en projet d'utiliser tout de suite les outils mentaux qu'on a mis en évidence. Il s'agit toujours de les inviter à se fixer des objectifs et des moyens.

Ce qui a changé :

Je passe beaucoup de temps à travailler le projet et à mettre en place la distinction perception/évocation, ce qui est élémentaire en Gestion Mentale, mais qui suppose un travail important puisque cette démarche n'est pas familière à l'école.

Traditionnellement, on essaie par exemple de mettre des sensations sur les sourdes sonores, puis on passait tout de suite à l'écriture. Maintenant, avant de passer

à l'écriture, on sent/on évoque, on sent/on évoque, on passe par la distinction entre perception et évocation avant de passer à l'écrit Il y a des séances qui se passent sans écrit parce que j'invite à évoquer ceci ou cela et quand on a mis un certain nombre de choses en place on commence à écrire.

Une autre différence décisive, c'est la mise en projet : « A quoi cela sert ? Quand vais-je m'en servir ? Etc. »

Accompagner une prise de conscience et de confiance : « Dans ta tête tu le sais. On a mis un exemple. Comment as-tu fait pour retenir ? Par ressemblance ou différence ? » C'est aussi ouvrir les évocations différentes en utilisant les paramètres.

Tout cela est familier à tous les praticiens, mais nous témoignons une fois de plus du changement qui se traduit en phrases simples : « Ça j'aime bien, ça c'est facile » Tout cela a du sens. Ils vivent le plaisir de (se) connaître.

Rétrospectivement, je me rends compte que je ne faisais pas loin de la même chose mais pas avec les mêmes objectifs. Je ne sais pas si les gens verraient la différence, mais moi bien et je vois aussi la différence chez eux. Cette petite gamine systématiquement arrive chez moi et veut faire de l'écrit. Jamais ces enfants en difficultés ne demandaient à faire de l'écrit et elle est demandeuse. Telle autre petite fille veut écrire des phrases, mais elle ne sait pas où couper les mots. Elle ne peut se passer du P1 et si on l'invite au P1 précis avec la phrase « Gilles a son anniversaire », elle pourra commencer son découpage.

Ecrasés, passifs ?

Souvent la tâche leur paraît immense, démesurée. Notre travail consiste à leur faire mesurer la longueur réelle de l'effort à consentir. Travailler plus efficacement en moins de temps est souvent une découverte. Ils se donnent des « quotas » de temps à respecter sans beaucoup d'analyse. Faire des regroupements très évidents pour nous comme la découverte des temps composés en conjugaison, l'utilisation d'un schéma construit l'année précédente, l'utilisation de la table des matières avec ses titres, autant des choses simples qui ne sont pas intégrées. Tout cela les fait sortir de la passivité. Ils ont des moyens d'action pédagogique.

Il est frappant de voir combien ils consomment, combien ils sont conformistes, même chez les scouts où ils font ce que le chef dit, sans plus... ou au tennis où ils font strictement comme on leur a appris. Ils n'ont pas conscience de faire quelque chose pour eux ! Même petits, ils sont déjà dans le système. Notre démarche va à l'inverse, vers la prise de conscience et l'autonomie au sens fort du terme.

Le changement

On opère les grands changements dans la durée ou quand on est très mal. Nous sommes là pour accompagner ce changement. Quelque chose peut passer dans notre

façon d'être qui peut rassurer et induire que le changement est bon ! Cela passe par une prise conscience de la nécessité du changement, par une acceptation profonde de notre pouvoir-être qui nous interdit la « sédentarité » ou toute forme de conformisme.

Un cas limite ?

J'ai reçu un ado tout à fait perdu : allait-il arrêter son année ou la continuer ? Il ne voulait pas travailler le pédagogique : « Mon année est foutue et je ne mets pas d'énergie à étudier quoi que ce soit, pour qui que ce soit... » Alors nous avons travaillé les projets. Il avait changé de classe. Il y avait un caïd dans la classe et il a décidé de l'imiter alors qu'il était très réservé. Il s'est planté. Il n'avait vu que le beau côté, c'était sans compter les échecs et le fait d'être « catalogué ». Nous avons travaillé la question des avantages et inconvénients. « Qu'est-ce que tu cherchais ? Pourquoi, tout à coup, as-tu décidé de changer de comportement ? » « Je n'avais pas confiance en moi. J'ai imité quelqu'un qui me paraissait fort. Par rapport à l'école comment peut-on avoir confiance en soi ? Je ne sais plus comment on fait pour avoir des contacts ». Il a changé d'orientation. Il est revenu trois fois : « Je reviens pas parce que j'ai besoin de vous mais je veux que vous sachiez ce que je fais ! » Son projet c'était de reprendre confiance en lui et d'avoir contact avec les autres. Il s'est fourvoyé, puis il a trouvé un moyen qui convenait mieux à la société. Et il a pu réutiliser tout ce qu'on avait découvert pour étudier. « Même en maths, je sais comment je dois faire, il faut que je comprenne ». Il avait un projet de compréhension important, mais d'abord de compréhension des autres. Il était auprès des êtres bien avant les choses et en cherchant tout cela, on a vraiment avancé. Il était en refus total par rapport aux apprentissages. En menant ce dialogue, je crois que j'étais en Gestion Mentale. J'ai accompagné quelqu'un jusqu'au bout de ses projets actuels.

Utilisation du triangle¹

Un jour une famille en grande difficulté a eu recours au triangle du projet. Les parents adoptifs d'un ado étaient séparés. La psy de ce jeune tournait en rond. Ils se sont montrés très intéressés par le triangle. Quelques exercices non scolaires ont été mis en place pour leur faire percevoir la différence entre les buts, les moyens et les messages positifs. Le triangle les a éclairés. J'ai renvoyé à la psy pour la mise en place de moyens strictement psychologiques, notamment pour éviter les disputes !

¹ En Belgique nous structurons le projet avec un « triangle » : But/Moyens/ Message positif ou encore Energie disponible. Cette présentation a le mérite de donner une place au vécu d'apprentissage qui est parfois si douloureux. La plupart du temps, le triangle d'un apprenant est déséquilibré. Le projet est toujours une démarche d'ajustement des trois composantes de l'apprentissage. Le triangle a enfin le mérite d'être d'un usage très clair dans la relation d'aide.

Je me régale

J'aime pouvoir analyser le fonctionnement des personnes de mon entourage. J'accepte des fonctionnements qui sont parfois si différents du mien. Je les accepte totalement alors qu'avant j'aurais eu un jugement très négatif. Grâce à l'attitude de non jugement, je me régale de situations qui m'auraient exaspérée il y a 10 ans. Oui, la Gestion Mentale quand on s'y engage vraiment est une attitude ouverte qui imprègne la vie de respect.

Nicole Dols et Geneviève Donéa, logopèdes.